

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

Le N° de la France: Trois mois: 12 f. Six mois: 23 f. Un an: 44 f.

BUREAUX: RUE N° 1. ROUBAIX, TOURCOING: chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grand-Place; A LILLE, chez M. Bégis, libraire, rue Grand-Chaussée.

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nam, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grand-Place; A LILLE, chez M. Bégis, libraire, rue Grand-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffitte-Boulier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, A l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

A ce numéro est joint un supplément.

ROUBAIX, 17 JUIN 1870

M. Olivier et ses collègues, ministres à Paris, sont maintenant des députés-excellences, mais ils sont encore bien loin d'être d'excellents ministres. Ils travaillent le dimanche, mais dans la semaine ils ne font rien. Ils passent tout leur temps à se harceler dans les discussions les plus souvent inutiles ou intempestives. Ils bavardent, avec talent sans doute, mais ils bavardent sans cesse, mais ce n'est pas avec de pareils bavardages qu'on peut avancer les affaires du pays. On a de beaux discours, c'est vrai; et les lois à modifier ou à créer restent au dernier plan, et on n'en voit guère surgir.

Il est vrai de dire que pour bien comprendre, pour expliquer et pour justifier cette inaction ministérielle, il faut convenir qu'on ne leur laisse guère le moyen d'agir autrement. Ils ont à leurs trousses une douzaine de personnages qui veulent à toute force que l'on s'occupe d'eux et qui s'imposent journellement à l'attention publique. Ils usent, et l'on pourrait même dire qu'ils abusent de leur droit d'initiative, car à chaque séance on les voit arriver avec des liasses de projets, avec des cargaisons de questions, d'interpellations qui n'ont et ne peuvent avoir d'autre but et d'autre résultat que d'interrompre les discussions utiles et sérieuses; et de faire poser quelques omelettes sur la tribune, devenue le piédestal de toutes les ambitions. On dénature le système parlementaire, et ce n'est certes pas ainsi que le comprennent Les Foy, les Royer-Collard et les Benjamin-Constant.

Du reste et par compensation, l'application de notre nouveau régime va prendre un développement remarquable. Nous marchons à grands pas dans la voie du progrès pour arriver à la réduction des impôts. On va supprimer les cumulés et diminuer les trop lourds appointements. C'est sage, c'est prudent, c'est démocratique, et l'on ne peut qu'applaudir, puisqu'on arrivera ainsi à réaliser une économie de plusieurs millions. Mais comme probablement on ne saurait qu'en faire, on va les absorber en augmentant le nombre et les émoluments des députés. De cette façon, le peuple payera tout autant, mais les élus du peuple recevront davantage et ils seront royalement rémunérés.

Au résumé, il ne faut pas trop se plaindre, car maintenant c'est ainsi que l'on comprend le mot « Démocratie ». Pour nous, écrivain du vieux temps et des vieilles interprétations, nous avions toujours supposé que cette expression était synonyme du mot « Egalité », et qu'elle représentait toutes ces grandes idées qui ont surgi en 89, qui ont été développées, préconisées depuis avec tant de talent et d'enthousiasme, et qui s'étaient incarnées au cerveau et au

coeur de la Nation. Mais nous sommes forcés de reconnaître que nous étions tombés dans une erreur profonde, et que nous ne sommes pas à la hauteur de la situation telle que veut la faire, telle qu'voudraient la maintenir ceux qui n'ont pour mobile que leur égoïsme et qui n'ont pour point de mire que leurs prétentions personnelles.

Démocratie! C'est une pensée profonde dans son essence et dans les résultats qu'elle peut engendrer! C'est un grand mot, devant lequel les Rois eux-mêmes sont forcés de s'incliner et qui, — alors qu'il est bien compris, — entoure d'une auréole le front d'un citoyen. Malheureusement aujourd'hui il a presque perdu tout son prestige, parce qu'il se trouve falsifié, dénaturé dans sa puissante interprétation.

De cette expression grandiose qui devait servir de phare à tous les peuples, on a fait honteusement une arme avec laquelle on exploite les populations. Les charlatans en ont fait une trompette pour attirer à eux les hommes crédules auxquels ils peuvent faire avaler leurs boniments; les intrigants en ont fait un tambour avec lequel ils font marcher les ingénus qui veulent bien prêter leur dos, pour faire la courte échelle et faciliter l'ascension des ambitieux.

Démocratie! un mot qui devait être sacré, et que l'on a profané! On en a fait un moyen d'action attractive, et plutôt encore un manteau servant à couvrir, à cacher l'ambition et le mensonge. Pour en avoir la preuve, il suffit d'examiner tous ces hommes affamés de places, de pouvoir, de distinctions honorifiques, et quelle que soit la vaniteuse aristocratie de leurs sentiments intimes, on les verra tous, pour obtenir les suffrages des électeurs, grimper sur les toits pour crier et tacher de faire croire qu'ils sont « démocrates ».

Quels hommes que nos députés! Pendant sept ou huit mois, ils discutent les moyens d'arriver à l'abolition du timbre; ils nomment une commission qui tient séance sur séance, examine les systèmes les plus divers, entend les intéressés, s'entoure de tous les documents propres à l'éclairer, et, quand le moment de la solution approche, on vient nous dire sérieusement qu'il faut encore un an pour mûrir la question.

Et pourtant cette question ne présente-t-elle pas de bien grandes difficultés. Il suffisait d'un peu de bonne volonté et de beaucoup d'équité; mais ce sont deux choses dont on n'use guère envers la presse.

Ajoutons que la plupart de nos honorables n'ont pas la première idée des conditions d'existence d'un journal à Paris ou en province. Si dans leurs autres discussions, ils n'apportent pas plus de compétence et de véritable étude que n'en ont montré les orateurs d'avant-hier, nous ne nous étonnons pas qu'ils fassent le plus souvent de si triste besogne.

J. REBOUX.

HIER - AUJOURD'HUI - DEMAIN

M. Adolphe Barrot, frère d'Odilon et de Ferdinand Barrot, a rendu le dernier soupir jeudi à 10 heures du soir, après une agonie qui n'a pas duré moins de huit jours.

Il est mort entouré de toute sa famille, de ses frères, de ses deux filles, de ses gendres, le comte Mirat et M. de Saint-Georges, de son fils Odilon, et de son épouse, qui ne l'a pas quitté un seul instant pendant le cours de la cruelle maladie qui l'a conduit au tombeau.

Adolphe Barrot, né à Paris vers 1801, embrassa la carrière diplomatique sous le règne de Louis-Philippe.

Il fut successivement envoyé à Haïti, consul à Carthagène et consul général en Egypte.

En 1819, il fut nommé ministre de la république de Lisbonne, et envoyé à Naples le 20 avril 1821.

Le 16 octobre 1853, accrédité comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Belgique, il passa à Madrid cinq ans après (18 décembre 1853), en qualité d'ambassadeur.

Adolphe Barrot fut nommé sénateur le 5 octobre 1864.

Il était grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1863.

Barrot est mort à Paris.

Nous avons été tout étonnés de ne pas retrouver, dans le compte rendu, toutes les vivacités échangées par MM. Emile Olivier et de Kératry, dans la séance d'avant-hier. Voici, d'après le National, l'explication de ce fait:

Après la séance, ces deux messieurs se sont rencontrés dans la salle des Pas-Perdus, ont longuement conversé ensemble, et ont échangé des poignées de main et modifié le compte rendu de l'incident, comme il arrive souvent en pareille circonstance.

On peut se demander ce que signifie dès lors le compte rendu sténographique officiel.

Le Moniteur annonce que M. Prévost-Paradol quittera Paris le 2 juillet pour se rendre à son poste à Washington.

On lit dans la Cloche: Hier soir, vers six heures, M. Bavois, marchand de vins, rue Richomme, 1, à l'enseigne du Franc compagnon, a été arrêté en son domicile.

La police avait déployé pour cette opération des forces considérables. Des perquisitions ont été faites dans le domicile de M. Bavois.

Une grande animation régnait dans la rue Richomme.

On ignore la cause de cette arrestation, mais le déploiement inusité des forces de la police fait présumer qu'il s'agit d'une affaire politique.

Il vient de mourir à Genève, obscurément, un homme qui eut son heure de célébrité: Duncan Cameron, l'Anglais fait prisonnier par Théodoros, et dont la captivité prolongée donna naissance à l'expédition célèbre qui se termina par la mort du célèbre négro.

C'est aujourd'hui vendredi que la commission d'enquête parlementaire sur le régime économique entrera les dépositions des députés de l'industrie anglaise sur les effets du traité de commerce de 1860, en Angleterre. Les orateurs anglais inscrits sont: MM. John Hagg, jeune négociant, de la maison John Hagg et Cie, de Manchester, directeur

de la Chambre de commerce; Benjamin Armitage, flûteur et manufacturier, de la maison E. Armitage et fil., de Manchester, également directeur de la Chambre de commerce; Henri Asworth, flûteur et manufacturier de la maison H. Asworth et fil., de Manchester, et Bolton, ancien président de la Chambre de commerce.

Les industriels français répondront probablement. La discussion promet d'être très-intéressante.

M. Prévost-Paradol est nommé — on le sait — ambassadeur à Washington.

C'est ce même M. Prévost-Paradol qui, dans un article du Courrier du Dimanche, comparait naguère la France à une belle dame qui se serait donnée à un palefrenier. Le palefrenier, c'était l'Empereur.

Napoléon III se venge bien cruellement aujourd'hui!

La baronne Jenny d'Erdeck (que ce pseudonyme est mauvais, cher M. Léo Lespès!) exécute d'amusantes variations, dans le Moniteur universel, sur les journaux passés et présents... Qui peut savoir ce que seront les journaux futurs? D'abord il est assez curieux de voir le chemin que nous avons fait comme polémiques. Voici de quelles phrases s'irritait la Restauration; voici les épigrammes qui tenaient lieu de Lanterne aux bourgeois d'alors:

« Il y avait hier un quatrain dans la Gazette; les vers s'y mettent. »

« Ce n'est pas la patrie qui est chère à M. de Villèle... c'est M. de Villèle qui est cher à la patrie... »

M... décoré le jour de la Saint-Charles, a écrit au roi: « Sire, je viens de recevoir le plus grand des honneurs. »

Comme méchanceté pure, en revanche, il ne me semble pas qu'on ait fait de notables progrès; on ne fait pas mieux que ceci, par exemple:

« Mademoiselle Théodorine a beau se regarder dans son miroir, elle ne s'y voit jamais de dents. »

L'ingénu du théâtre du vaudeville disait à un capitaine des gardes-du-corps: — Cher Albert, je vous attends depuis un siècle.

— On le voit bien, mademoiselle, répondit celui-ci.

On assure dit le Journal de Paris que l'Empereur va beaucoup mieux. Les médecins ne se sont pas du reste inquiétés de l'attaque de goutte dont il vient d'être atteint. L'Empereur éprouvait depuis quelque temps des douleurs dont on ne connaissait pas la cause, et auxquelles cette attaque enlève tout caractère dangereux.

Quoi qu'on en ait dit, il paraît que le gouvernement n'a pas encore pris de résolution relativement au projet de loi sur la dotation des sénateurs.

La système américain d'admission des femmes aux écoles de l'enseignement supérieur commence à prendre en France; il est vrai que ce sont des Américains qui l'y ont importé.

Il y a quelques années, mademoiselle Patnum demandait obtint, malgré l'opposition des professeurs, l'autorisation de suivre les cours de l'Ecole de médecine. Elle reçut le diplôme de docteur.

Miss Elisabeth Garret, qui a suivi son exemple, a soutenu hier ses thèses avec un brillant succès, et a reçu les compliments des examinateurs pour l'étendue de sa

science et la facilité de sa parole. Elle est reçue doctoresse.

Encouragé par ces heureuses tentatives, une Française a coin mené, depuis quelques mois déjà, ses études médicales.

M. Félix Bertrand, ancien avocat général à Bastia, a retracé dans un livre très-court, mais très-substantiel, ses souvenirs judiciaires sur la Corse. La Vendetta, le Banditisme et leur suppression (c'est le titre, un peu confus, peut-être, de ce volume) contient certainement la matière de vingt-cinq romans, drames ou comédies.

Jacinto Giacomini, qui invitait des étrangers à dîner dans la montagne, méritait d'être aussi célèbre que Fra-Diavolo. Mais où le tableau est surtout accentué, c'est dans les pages consacrées à la vendetta.

A côté de petits enfants qui furent portés sur les fonds baptismaux le jour de leur naissance et qui ne purent reparaitre à l'église qu'avec des cheveux blancs, nous voyons l'histoire d'un prêtre qui fut forcé de rester en quarantaine, dans sa maison, pendant dix ans, par suite d'une inimitié de famille, et d'éviter même les fenêtres de sa maison.

Fatigué de compter et de mesurer sans cesse ses pas, il avait tracé des lignes de divers côtés pour marquer l'espace dans lequel il pourrait dégoûter ses jambes, la vie sauve.

Mais voici un récit qui a un côté grandiose dans l'horreur.

En 1833, un habitant de... rencontra, en allant à sa vigne, deux frères dont il était l'ennemi. On se canarda; l'homme en question, avec le bras gauche cassé, riposta de l'autre bras et fit coup double. Les deux frères furent tués raide. M. Mérimée a déjà utilisé dans Colomba cette rencontre, célèbre en Corse.

Les deux morts n'avaient qu'un parent, un oncle septuagénaire et impotent qui, ne pouvant se venger et se trouvant déshonoré, se séquestra du reste du monde, ferma ses fenêtres, tendit en noir la façade de l'étage qu'il occupait, et pendant dix ans se vit point la lumière du jour.

Au bout de dix ans, l'ennemi du vieillard périt à son tour dans son embuscade. Les fenêtres s'ouvrirent alors et l'on vit apparaître le vieux Corse, âgé de 85 ans, décrépité sous son habit de gala, avec sa longue barbe blanche et ses yeux implacables. Il voulait voir le cadavre du meurtrier de ses neveux, qu'on était obligé de faire passer devant sa porte; mais pour éviter cet étrange embuscade, les amis du mort préféraient une brèche au mur de l'église et se cerceuil changea de chemin.

Ceci, je le répète, se passait en 1833; depuis, le fleau a bien été enrayé, mais le vieux sang-corsu bont toujours; ra pelez-vous cette étrange lettre du prince Pierre Bonaparte qui fut le point de départ de la tragédie d'Auteuil.

EDMOND DUVAL.

Alliance de la Prusse et l'Italie contre la France. — Le Simplon

Une vive émotion s'est produite dans les différents cantons de la Suisse orientale, romande et française, au sujet de la traversée des Alpes par une voie ferrée prussienne. Le percement du Saint-Gothard soulève une question d'une si haute importance, qu'elle est considérée, au point de vue international et national, comme la plus considérable qui se soit produite dans la Confédération de 1848. On paraît craindre sérieusement qu'elle entraîne les pouvoirs fédéraux dans des complications d'une extrême gravité; non-seulement pour la Confédération, mais pour l'équilibre européen que la plus légère oscillation peut briser.

« J'ai l'honneur, monsieur le ministre, de solliciter de votre bienveillance, esprit de justice la croix d'honneur pour le jeune et vaillant sous-préfet d'Aulas, ou tout au moins un avancement signalé, en récompense des talents administratifs et des rares qualités politiques dont il a fait preuve en cette circonstance. »

« Pour moi, Excellence, humble soldat de notre grande cause, je serai toujours assez récompensé de mon dévouement à l'Empereur, à l'Impératrice et au prince impérial par la satisfaction intime du devoir accompli. »

« Daignez agréer, etc. »

M. le préfet des Hautes-Cévennes n'était pas, on le voit, un malhabile homme, et un auteur dramatique eût pu apprendre de lui l'art de retourner une situation. Il administre aujourd'hui l'un de nos départements les plus importants, toujours assez payé, — sans compter, bien entendu, son traitement, — de son dévouement à l'Empereur, etc., etc., par la satisfaction, etc. etc.

La récompense qu'il demandait pour le comte de la Renauderie ne se fit pas attendre. Le pauvre diable méritait bien cette compensation, car il avait compris, dès la proclamation du fatal scrutin, qu'il fallait dire adieu à ses rêves d'amour et d'hymen, ou tout au moins que ses visées matrimoniales devaient changer de point de mire. Un candidat officiel donnant sa fille au sous-préfet qui

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 18 Juin 1870.

— 40 —

LES TRAQUEURS DE DOT

PAR M. A. DE PONTMARTIN ET FR. BÉCHARD

TROISIÈME PARTIE.

VIII

Le soir, la société philharmonique se réunit sous les fenêtres du nouveau conseiller général et exécuta l'ouverture du Cheval de bronze. Bien que ce charmant et bruyant morceau de musique ne fut aucunement en situation dans la circonstance, il fut accueilli par des acclamations frénétiques. M. de la Renauderie, agacé par le bruit, sortit de la sous-préfecture et se mêla à la foule. A sa vue, un hautbois, saisi d'un accès

intempestif de patriotisme et oubliant trop son caractère champêtre, nazilla les premières mesures du chant national de la Marseillaise. Mais la gendarmerie française fronçait déjà, sous son tricorne, son sourcil menaçant, et la pauvre note expira sans écho. Un cri retentissant, immense, prolongé de « Vive Hébrard! » remplaça l'hymne de Rouget de Lisle. M. de la Renauderie se retira, visiblement satisfait d'avoir fait, par sa seule présence, reculer l'hydre de l'anarchie.

IX

La première occupation d'un administrateur, dans le département où il arrive, consiste, comme on sait, à chercher un moyen d'en sortir. Pour ces messieurs, « obtenir un résultat, » en administration, c'est obtenir de l'avancement.

C'est donc avec un très-vif sentiment de dépit que M. le préfet des Hautes-Cévennes reçut la nouvelle de l'échec imprévu qui dérangeait tous ses calculs et contrariait tous ses projets de locomotion administrative. Il froissa avec colère la lettre du comte et, se promenant à grands pas dans son cabinet:

— Un sot! grommela-t-il entre les dents qui lui restaient, un fat! un enfant! Vous verrez qu'ils feront bientôt de leurs préfets des maîtres d'école au service de leurs protégés en sverrage.

En attendant, c'est moi qui vais payer les bévues de ce jeune pommadin... Morbleu! une fois en ma vie je ferai acte d'indépendance. Il faut que le ministre sache en quelle estime je tiens ses créatures...

Et, s'asseyant d'un air furibond devant son bureau, il écrivit ab irato et de son encre la plus noire la dépêche qu'on va lire:

« Monsieur le ministre, l'administration, mon devoir est de le déclarer avec franchise à Votre Excellence, vient de subir un échec. Le candidat de l'opposition, pour le canton d'Aulas, a été nommé aujourd'hui membre du conseil général des Hautes-Cévennes à une majorité considérable. »

« Jusqu'au dernier jour, le succès semblait assuré. Les hautes qualités du jeune et habile administrateur que Votre Excellence a bien voulu me donner pour collaborateur; les mesures pleines de tact qu'il avait prises, avec mon approbation; son énergie, son dévouement, son activité faisaient présager le plus complet et le plus beau des triomphes. Les plans les plus sagement concertés sont venus échouer contre la trahison. »

« Le président du tribunal, né dans l'arrondissement, influent par sa fortune et par la position qu'il doit au respect exagéré du gouvernement impérial pour le dangereux principe de l'inamovibilité de la magistrature, M. de Montferrand, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a publiquement fait défection, à la der-

nière heure, et s'est enrôlé sans pudeur dans le ténébreuse armée des ennemis de la société et de l'Empereur. »

« Violentant les électeurs que des raisons d'argent mettaient sous sa dépendance; intimidant par les menaces ceux qu'il ne pouvait pas séduire par les promesses, il a spéculé, dans un pays naturellement processif, sur la crainte et le respect mêmes de la justice pour arriver à son but détestable. M. de Montferrand, d'une famille aristocratique, riche et religieuse, tient par ses alliances et par son passé au parti légitimiste. Je ne puis expliquer que par cette raison la haine qu'il porte à la famille, à la religion, à la propriété, c'est-à-dire à l'auguste dynastie qui est tout à la fois le glorieux symbole et le palladium de ces trois grands principes. »

« Malgré la certitude de l'échec, M. le sous-préfet n'a pas voulu se laisser vaincre sans combat. Il a bravement mené au feu ses troupes décimées et, si le succès eût été possible, assurément son dévouement et son habileté l'auraient obtenu. »

« Au surplus, ce résultat fâcheux ne saurait nous inspirer de sérieuses alarmes pour les prochaines élections générales. Un canton, liyé à une influence personnelle, peut, il est vrai, nous échapper; mais, dans une circonscription formée par ses soins, l'administration centrale exerce à la fois sur tous les points une pression uniforme contre laquelle demeureront toujours impuissantes les

influences naturelles ou politiques, nécessairement isolées et divisées.